
« Besser ein Original von einem
Teütschen als eine Copey von einem Franzosen
seyn

» —

Du bon usage de l'imitation française par les
Allemands selon G. W. Leibniz

*« Besser ein Original von einem Teütschen als eine Copey von einem Franzosen
seyn » – Richtig verstandene Nachahmung der Franzosen durch die Deutschen
nach G.W. Leibniz*

*"Besser ein Original von einem Teütschen als eine Copey von einem Franzosen
seyn": about the right way for Germans to imitate France according to
G. W. Leibniz*

Jean-Michel Pouget



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/302>

DOI : 10.4000/ceg.302

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 5 avril 2017

Pagination : 35-48

ISBN : 979-10-320-0103-5

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Jean-Michel Pouget, « « Besser ein Original von einem Teütschen als eine Copey von einem Franzosen
seyn » — Du bon usage de l'imitation française par les Allemands selon G. W. Leibniz », *Cahiers d'Études
Germaniques* [En ligne], 72 | 2017, mis en ligne le 05 octobre 2018, consulté le 26 novembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/302> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.302>

Tous droits réservés

« Besser ein Original von einem Teütschen als eine Copey von einem Franzosen seyn »

Du bon usage de l'imitation française par les Allemands
selon G. W. Leibniz

Jean-Michel POUGET
Université Lumière Lyon 2

En 1740, la grande encyclopédie Zedler diagnostiquait chez les Allemands « un désir immodéré d'imiter les Français », n'hésitant pas à les qualifier de « singes des Français¹ ». Ce constat de gallomanie valait sans doute bien davantage un siècle plus tôt, époque où la « manie de l'imitation de l'étranger » (*Nachahmungssucht*) était nettement plus marquée : dominés politiquement et culturellement par la France, les princes allemands érigeaient en dogme le « modèle français pour toutes les questions de culture et de goût² ». Il en résulta une vague d'imitation de la mode, des mœurs et des manières françaises, ce courant *Alamode*³ suscitant un mouvement d'opposition amplifié par les guerres de brigandage de Louis XIV sur le sol allemand⁴. C'est ainsi qu'apparut un discours critique et satirique hostile non à l'imitation elle-même mais à ses excès et au choix du modèle français⁵. Un thème central de ce discours est celui de la défense d'une langue allemande unifiée, une langue standardisée transcendant les dialectes étant considérée comme un rempart contre la pénétration du français en Allemagne. Or, à la différence d'autres langues européennes, l'allemand n'était alors qu'imparfaitement unifié et ne jouissait pas encore du statut de langue

-
1. « Unmaeßige Begierde, den Frantzosen nachzuahmen », « Affen der Frantzosen ». Johann Heinrich Zedler, *Grosses vollstaendiges Universal-Lexicon*, vol. XXIII, Leipzig, Halle, 1740, citation 1248.
 2. « Frankreich [habe] in allen Fragen der Bildung und des Geschmacks als unerreichbares Vorbild zu gelten », Peter von Polenz, *Geschichte der deutschen Sprache*, Berlin, de Gruyter, 2009, p. 99.
 3. Le phénomène « Alamode » se définit comme « die Nachahmung französischer Mode in Kleidung und Umgangsform », Ruth Florack, *Tiefsinnige Deutsche, frivole Franzosen. Nationale Stereotype in deutscher und französischer Literatur*, Stuttgart, J. B. Metzler, 2001, p. 129.
 4. Pour un aperçu historique complet de la période on pourra se référer à : Guido Braun, *Du Roi-Soleil aux Lumières. L'Allemagne face à l'« Europe française » 1648-1789*, vol. 4, Lille, PU du Septentrion, 2012.
 5. Gonthier Louis Fink, « Vom Alamodestreit zur Frühaufklärung. Das wechselseitige deutsch-französische Spiegelbild 1668-1750 », *Recherches Germaniques*, 21, 1991, p. 3-47.

littéraire⁶; elle était par conséquent perméable aux influences extérieures, celle du français essentiellement : « La domination de la langue française ne se traduit pas seulement par son usage généralisé, mais par des tournures de style, des procédés rhétoriques, des genres littéraires et [...] l'emprunt de nombreux vocables⁷. » Martin Opitz fut l'un des tout premiers à combattre cette influence du français, mais aussi du latin, dans son *Buch der teutschen Poeterey* (1624), la défense de l'allemand s'organisant au sein de sociétés dédiées à cette tâche (*Sprachgesellschaften*)⁸. L'émergence de ces sociétés et autres académies chargées de développer et de préserver les langues vernaculaires, est un signe tangible du lien étroit existant entre langue et nation, de l'enjeu éminemment politique des langues⁹. On trouve l'écho de cette rivalité linguistique entre nations dans le discours anti-*Alamode*. Le destin de la nation y est fréquemment rapporté à celui de la langue allemande, chez Justus Georg Schottelius par exemple, l'un des grands linguistes de cette époque, une nation ne saurait être viable sans langue nationale¹⁰. Les discours des patriotes linguistiques de la seconde moitié du XVII^e siècle sont généralement hostiles aux idiomes étrangers perçus comme cause du déclin de la langue et donc de la nation; l'argumentation, mêlant considérations linguistiques et morales, y est souvent biaisée à cause d'une tendance gallophobe plus ou moins marquée reposant sur une vision stéréotypée des peuples et de leurs langues.

Un défenseur plutôt inattendu de la langue allemande, le philosophe mathématicien Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1714), consacra deux courts écrits, jamais publiés de son vivant, à cet enjeu national de défense de la langue allemande. Auteur d'une œuvre immense, rédigée en français et en latin pour l'essentiel, le philosophe de Hanovre est surtout connu pour ses réflexions de type mathématique sur la langue universelle. Son engagement pour la langue allemande constitue une toute autre approche que nous allons tenter d'éclairer. Le premier essai s'intitule *Exhortation aux Allemands d'avoir à perfectionner leur entendement et leur langue*¹¹. Rédigé vers 1679 en allemand, ce vibrant appel

6. Thorsten Roelcke, « Der Patriotismus der barocken Sprachgesellschaften », in Andreas Gardt (dir.), *Nation und Sprache: Die Diskussion ihres Verhältnisses in Geschichte und Gegenwart*, Berlin, De Gruyter, p. 140-141.

7. Pierre Caussat, Dariusz Adamski, Marc Crépon, *La langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII^e au XX^e siècle)*, Sprimont, Mardaga éditeur, 1996, p. 5. Pour une étude approfondie de la diffusion du français en Allemagne on se reportera à : Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, t. V, Paris, 1966-1968.

8. La plus célèbre d'entre elle, la *fruchtbringende Gesellschaft*, inspirée de l'*Accademia della Crusca* italienne (1582), verra le jour avant l'Académie française créée par Richelieu, en 1617, les traces de son activité se perdent vers 1668 (Roelcke, « Der Patriotismus », p. 142).

9. Outre les ouvrages collectifs de Gardt et Caussat précédemment cités, on consultera sur ce sujet l'étude suivante : Anja Stukenbrock, *Sprachnationalismus: Sprachreflexion als Medium kollektiver Identitätsstiftung in Deutschland (1617-1945)*, Berlin, De Gruyter, 2005.

10. Roelcke, « Der Patriotismus », p. 146. L'écrit majeur de Schottelius, *Ausführliche Arbeit Von der Teutschen HauptSprache*, date de 1663.

11. G. W. Leibniz, *Ermahnung an die Deutschen, ihren Verstand und ihre Sprache zu üben, samt beigefügtem Vorschlag einer deutschgesinnten Gesellschaft*, vol. 3 (1677-1689), Berlin, Akademie

au patriotisme est un plaidoyer pour un renouveau de la langue allemande ; il trouvera un prolongement dans un second écrit de 1697 : *Considérations inattendues sur l'usage et l'amélioration de la langue allemande*¹², ébauche d'un programme de perfectionnement linguistique. Nous étudierons plus précisément le premier écrit, *L'exhortation aux Allemands*. Dans un premier temps, nous examinerons sa teneur patriotique qui amène Leibniz à récuser les pratiques de copie et d'imitation des idiomes étrangers qui ne sont elles-mêmes qu'une forme particulière d'une tendance générale à l'imitation passive de l'étranger aux effets néfastes. Cela signifie-t-il pour autant que la mise en garde lancée par le philosophe à ses compatriotes vise à dissuader ces derniers de toute forme d'imitation française et étrangère ? Il nous faudra chercher, dans un second temps, à questionner ce patriotisme et nous demander s'il ne s'agit pas là plutôt d'une posture. Esprit cosmopolite précurseur des Lumières par certains éléments de sa pensée, Leibniz ne saurait en effet inviter les Allemands à se fermer irrémédiablement aux influences extérieures. *L'exhortation aux Allemands* est bien davantage qu'un écrit patriotique visant à la défense de la langue allemande, Leibniz y anticipe les enjeux du débat sur l'imitation au siècle suivant, à savoir la question cruciale de l'indépendance culturelle de l'Allemagne. Sa réflexion rejoint ainsi celle de son contemporain Christian Thomasius sur lequel nous clôturerons nos réflexions.

Un rejet de la copie et de l'imitation fondé sur l'impératif patriotique dans la lignée de la critique du courant *Alamode*

L'exhortation est un écrit patriotique visant la constitution d'une société animée par l'esprit allemand (*deutschgesinnte Gesellschaft*). Le « patriotisme d'Empire » de Leibniz (*Reichspatriotismus*¹³) est suscité par la menace extérieure, française essentiellement, une réaction de défense du Saint Empire considéré par le philosophe comme « la forteresse principale de la chrétienté¹⁴ ». Cette défense de la nation allemande contre l'hégémonie étrangère prend tout d'abord la forme d'une mise à distance et d'une relativisation du modèle français en général.

Verlag, 1986, p. 795-820. Traduction française dans : Caussat, Adamski, Crépon, *La langue*, p. 47-66. Les passages que nous citerons en français seront empruntés en partie à cette traduction, en partie à celle indiquée dans la note suivante.

12. G. W. Leibniz, *Unvorgreifliche Gedanken, betreffend die Ausübung und Verbesserung der deutschen Sprache*, Stuttgart, Philipp Reclam Verlag, 1983. Le lecteur français peut consulter la traduction française de cet écrit et de *L'exhortation aux Allemands* dans le recueil suivant : G. W. Leibniz, *L'harmonie des langues*, présenté, traduit et commenté par Marc Crépon, Paris, Seuil, 2000.
13. « Plus qu'un sentiment uniforme et homogène, le patriotisme d'Empire apparaît davantage comme un ensemble protéiforme de convictions et de sentiments, changeant dans le temps et selon les acteurs qui s'en réclament, comme une sorte de "mot d'ordre" pour la défense, l'unité ou la survie de l'Empire. » <http://saintempire.hypotheses.org/publications/glossaire/reichspatriotismus>, [dernière consultation le 10 avril 2015].
14. « dieses Reich, so der Christenheit Hauptfeste ist », Leibniz, *Ermahnung*, p. 812.

Avant même d'aborder la question de la langue, Leibniz dresse ainsi un état des lieux plutôt flatteur de la nation allemande, de ses richesses naturelles, de ses atouts géographiques, politiques, économiques, humains. Il esquisse le portrait d'un pays « béni¹⁵ » que rien ne semble devoir disposer à tourner ses regards vers l'étranger. Or, Leibniz constate que l'Allemagne ne sait pas tirer profit de ses dons et se retrouve ainsi dans une situation d'infériorité par rapport aux autres nations : la faute en incombe aux Allemands eux-mêmes victimes des apparences, « de l'éclat extérieur des pays étrangers¹⁶ », qui s'avère être un leurre cachant la « malignité étrangère¹⁷ ». Leibniz oppose à cette dernière les vertus de courage, de force et de franchise propres aux Allemands¹⁸, suivant un raisonnement caractéristique des critiques anti-*Alamode*. L'imitation étrangère apparaît ainsi non seulement superflue mais nocive, l'Allemagne peut et doit rester indépendante, Leibniz reprenant le thème de la « liberté allemande¹⁹ », slogan utilisé à l'époque pour secouer le joug de la menace extérieure. Mais le philosophe se garde d'attaquer frontalement l'opresseur comme dans *Mars christianissimus*, son fameux pamphlet visant Louis XIV, publié sous un pseudonyme. Il cherche plutôt à minimiser la grandeur de la France en rehaussant celle de l'Allemagne, louant son organisation politique, ses cours princières, ses élites dirigeantes, allant jusqu'à douter de l'intérêt pour l'Allemagne d'avoir une capitale dont le rayonnement soit comparable à celui de Paris²⁰.

On retrouve ce même élan patriotique²¹ dans les développements sur la langue allemande envisagée précisément dans une perspective d'affirmation de soi contre l'opresseur. Dans un style caractéristique de l'époque par sa richesse métaphorique et usant de sa verve satirique, Leibniz présente l'influence des idiomes français et étrangers comme un « déferlement²² », il souligne la nécessité de se doter d'armes lourdes pour résister à un phénomène qui s'apparente à une offensive de type militaire face à laquelle les moyens déployés jusqu'à présent, notamment par la *fruchtbringende Gesellschaft*, sont jugés dérisoires²³. S'appuyant sur le topos du lien unissant destin national et linguistique, Leibniz établit un parallèle entre le déclin de l'Allemagne et celui de sa langue qui depuis un siècle « a dû elle aussi exhiber les stigmates de notre servitude imminente. Que Dieu dans sa grâce écarte de nous une telle issue afin que, après le déclin presque

15. « gesegnet ist diess land », *ibid.*, p. 800.

16. « den äusserlichen Glanz der fremden lande », *ibid.*

17. « frembder Boßheit », *ibid.*

18. « Gott hat den Teutschen stärke und muth gegeben, und es reget sich ein edles Blut in ihren adern, ihre aufrichtigkeit ist ungefärbt », *ibid.*

19. « Was ist edler als die Teutsche Freyheit », *ibid.* La liberté allemande renvoie également aux usages politiques particularistes conservés ou voulant se conserver dans le Saint Empire.

20. *Ibid.*, p. 808.

21. « aufmunterung des Teutschen Muths », *ibid.*, p. 820.

22. « strohm », *ibid.*, p. 811.

23. Le principal reproche adressé par Leibniz à la *fruchtbringende Gesellschaft* est d'avoir restreint son périmètre d'action à la seule poésie sans se soucier du développement de l'usage de l'allemand comme langue maternelle dans l'ensemble de la nation.

consommé de la langue, ne vienne pas le tour de la liberté allemande²⁴ ». La langue apparaît comme le dernier rempart avant l'effondrement de la nation, sa défense est donc une priorité absolue qui passe par une mise en garde des Allemands contre les conséquences nocives du phénomène d'imitation des idiomes étrangers.

On connaît le grand intérêt de Leibniz pour le langage et les langues. Pour le philosophe du langage qu'il était, la langue remplit une triple fonction de cognition, communication et communion. Par cette fonction de communion, la langue unit les esprits au sein d'une même nation, ce « lien [...] unit les hommes d'une manière fort puissante, quoique invisible, et leur constitue comme une espèce de parenté²⁵ ». Dans la perspective de la lutte contre l'hégémonie française, la langue est ainsi appelée à jouer un rôle déterminant par le sentiment d'appartenance qu'elle génère. Or, ce sentiment, véritable ferment patriotique, est quasi-inexistant chez les Allemands à cause d'une absence de résistance aux influences linguistiques extérieures découlant de leur mépris pour leur propre langue dont s'inquiétait déjà Martin Opitz dans son *Aristarchus sive de contemptu linguae Teutonicae*, écrit de 1617 rédigé en latin. Ce n'est pas un esprit d'émulation qui les pousse à imiter les Français mais un dédain pour leur langue qui fait naître le désir de s'en approprier une autre. Cette pratique due à « la nonchalance et l'autodénigrement allemands²⁶ » est dès lors assimilable à l'imitation des modes venues de France et ce n'est pas un hasard si Leibniz inscrit la question de la langue dans le contexte général du phénomène *Alamode* dont elle constitue l'une des manifestations. Ironisant sur les bienfaits matériels adoptés par ses contemporains à la suite des Français, Leibniz leur oppose la « candide simplicité²⁷ » et la supériorité intellectuelle des Allemands du siècle précédent selon une démarche classique des critiques anti-*Alamode* consistant à confronter les contemporains corrompus par les « vices étrangers²⁸ » à leurs ancêtres vertueux²⁹. L'influence du français est assimilée à un phénomène d'imitation passive motivé par un souci des apparences, cet habit d'emprunt se révélant être un leurre dont sont victimes « ceux qui cherchant à attraper l'ombre française, laissent échapper la rectitude de l'action allemande, incapables de voir tout l'insipide de ce qui, où que ce soit, est contraint et copié³⁰ ». Leibniz s'empporte ici contre les lettrés et les notables de toutes sortes ravalés au rang d'épigones

24. « die Zeichen unser angehenden Dienstbarkeit tragen müssen. Gott wende diese Ahndung in gnaden ab, damit ja nicht nach dem es nun fast an dem, dass die sprach zugrund gerichtet, es mit der teütschen feyheit geschehn seyn möge. », *ibid.*, p. 815.

25. « Das band der Sprache [...] vereinigt die Menschen auf eine sehr kräftige wiewohl unsichtbare weise, und machet gleichsam eine Art der Verwandschafft », *ibid.*, p. 798.

26. « der Teutschen Nachlässigkeit und SelbstVerachtung », *ibid.*, p. 810.

27. « vorige Einfalt », *ibid.*, p. 817.

28. « fremden lastern », *ibid.*, p. 818.

29. Cette valorisation des ancêtres n'a pas pour but, chez Leibniz, de les ériger en modèle d'imitation mais de simplement sensibiliser les contemporains à la gravité du déclin de leur langue.

30. « welche indem sie nach dem frembden schatten schnappen die rechtschaffene teütsche that verlieren, und [nicht] sehen, daß allemahl was gezwungen und nachgethan abgeschmackt ist », *ibid.*, p. 818.

des Français : Les bénéfices de l'imitation, luxe et confort, ne pèsent pas lourd à côté de la « la rectitude de l'action allemande³¹ » attestée chez les ancêtres. On retrouve ici l'argumentation classique des auteurs anti-*Alamode* appuyée sur une vision stéréotypée des peuples opposant les vertus des anciens Germains aux vices étrangers. Avec toutefois une différence : Leibniz met moins l'accent sur les vices étrangers que sur le fait que ces produits d'imitation ne sont qu'une façade qui cache en réalité une stérilité allemande : « nos paroles, nos écrits, notre vie, notre manière même de raisonner consistant à singer les autres, il est aisé de penser que nous échangeons le noyau contre l'écorce³² ». En cherchant à suivre les étrangers, les Allemands ont fini par tomber dans un état de dépendance et de servitude; cette indigence est flagrante dans le domaine la production littéraire : « il existe peu de livres dignes de ce nom [...] écrits en langue allemande [...] Nous écrivons d'ordinaire des livres qui n'ont pour contenu que des copies et des compilations à partir d'autres langues³³ ». Leibniz, qui raisonne ici en patriote, ne considère pas cet apport étranger sous l'angle d'un possible enrichissement, mais plutôt comme un obstacle à une production autonome, authentiquement allemande. Il soulève ici la question de l'indépendance culturelle, qui sera au centre du débat sur l'imitation étrangère dans l'Allemagne du XVIII^e siècle à partir de Gottsched : peut-on construire une identité culturelle en imitant des modèles étrangers ? Question obsédante dont on retrouve l'écho chez madame De Staël qui, à propos de l'imitation de la France par les étrangers, soulignait dans *De l'Allemagne* : « Il n'y a point de nature, point de vie dans l'imitation³⁴ ».

Voyons à présent comment les deux fonctions de cognition et de communication pâtissent également de la pratique d'imitation passive d'idiomes étrangers. Le jugement de Leibniz sur l'état présent de la langue allemande est en sans appel, « on n'y a peut-être jamais parlé de manière moins allemande et moins sensée³⁵ » affirme le philosophe qui évoque la « perversion actuelle, si répandue de l'éloquence allemande³⁶ » propagée par tous ceux qui ont la manie de mélanger les idiomes : « Comment ne pas rire, contre son gré, en entendant et en voyant tous ces pasteurs, ces chanceliers, ces avocats qui se répandent

31. La « rectitude » (« *rechtschaffene teütsche that* ») est liée aux vertus de franchise et d'honnêteté que l'on attribue à l'époque aux Allemands, Leibniz estimant que ces derniers ne peuvent, selon leur nature, qu'agir avec droiture, leur langue étant elle-même inapte à l'expression de la fausseté et ne se prêtant pas à la dissimulation.

32. « weil unser reden, unser schreiben, unser leben, unser Vernünfftlen in einer Nachäffung besteht, so ist leicht zu erachten, dass wir die hülse vor den kern bekommen », *ibid.*, p. 818.

33. « wenig rechtschaffene bücher vorhanden so in teutscher sprache geschrieben [...] wir schreiben gemeiniglich solche bücher, darinnen nichts als zusammen gestoppelte abschriften aus andern sprachen genommen », *ibid.*, p. 807. Ce n'est qu'à partir de 1680 que la publication de livres en langue allemande devient majoritaire en Allemagne, ce niveau avait été atteint pour le français en France un siècle plus tôt (Cf. Heinz Schlaffer, *Die kurze Geschichte der deutschen Literatur*, München, dtv, 2007, p. 41).

34. Germaine de Stael, *De l'Allemagne*, t. 1, Paris, Garnier, 1932, p. 52.

35. « daß man vielleicht weil Teutschland stehet, nie darinn unteutscher und ungereümt geredet », *ibid.*, p. 811.

36. « diese gegenwärtige fast allgemeine GrundVerderbung der Teutschen beredsamkeit », *ibid.*, p. 816.

aujourd'hui en écrits infestés d'un français sans consistance³⁷ ». Des « Français distingués³⁸ » côtoyés par Leibniz lui-même en rien : usant ici de la technique récurrente des pamphlétaires de son époque consistant à confronter ceux que l'on critique aux étrangers, le philosophe invite ses compatriotes à s'imaginer l'effet ridicule produit par ce galimatias (*Wortmengerei*) et le mépris de ces mêmes Français pour ces Allemands maltraitant leur langue. Mais Leibniz va plus loin et entre dans une analyse des effets nocifs de cette « corruption générale » (65) sur la langue allemande :

das ungereimte, unnötige einflicken ausländischer, auch nicht einmahl verstandener nicht zwar worte, doch redarthen, die ganz gleichsam zerfallende sätze und abteilungen, die ganz unschickliche zusammenfügungen, die untaugliche Vernunftsgründe [...] Diess alles ist, was nicht nur unsere sprache verderben sondern auch ie mehr und mehr die gemüther anstecken wird.³⁹

L'usage d'éléments étrangers n'est pas condamnable en soi, seulement leur emploi irréfléchi et inconsidéré. Leibniz, dont le purisme linguistique est plus que mesuré⁴⁰, récuse l'invasion étrangère à cause de la menace qu'elle fait peser sur l'intelligibilité de la langue par l'ensemble de la population : l'allemand est ainsi empêché de jouer pleinement son rôle en tant que langue maternelle compréhensible par tous, argument que feront valoir les *Aufklärer* au siècle suivant au nom de la diffusion du savoir. Le second argument d'ordre linguistique justifiant la condamnation du recours abusif aux éléments étrangers touche à la menace qu'il fait peser sur la pensée elle-même. L'élaboration de toute pensée s'effectue en lien étroit avec la langue, cette idée reprise à la rhétorique antique, Leibniz l'exprime en disant que la langue constitue le reflet ou le « clair miroir de l'entendement⁴¹ » ; or une langue saturée d'éléments étrangers est considérée comme altérée et ne permet donc pas à la pensée de s'exercer correctement, l'entendement s'en trouve affecté. Cette altération de la langue (et de la pensée) n'a de sens que par rapport au postulat de la « correction de la langue⁴² » : Leibniz adhère à la conception normative des langues qui s'impose au XVIII^e siècle et qui repose sur trois critères issus de la rhétorique antique : pureté, richesse et élégance (*Reinheit, Reichum, Zierlichkeit*). Il ne peut y avoir « corruption »

37. « Man muss lachen wieder seinen willen wenn man höhret und siehet, daß numehr manche PfarrHerren auf Canzlen und Advocaten in Schrifften mit Rothwelschen französisch umb sich werfen », *ibid.*, p. 816.

38. « vornehme Franzosen », *ibid.*, p. 812.

39. *Ibid.*, p. 816.

40. L'éradication des éléments étrangers est abordée avec prudence, voire avec un certain embarras, par Leibniz qui fait davantage preuve de pragmatisme que de dogmatisme, s'opposant aux puristes de l'âge baroque dont il critique les tentatives d'épuration radicale de la langue. La position de Leibniz est analysée dans l'ouvrage suivante : Jürgen Schiewe, *Sprachpurismus und Emanzipation : J.H. Campes Verdeutschungsprogramm als Voraussetzung für Gesellschaftsveränderungen*, Hildesheim, G. Olms, 1988, p. 54.

41. « heller Spiegel des Verstandes », *ibid.*, p. 815. Ce lien étroit de la langue et de la raison sera l'un des piliers de la philosophie du langage de Herder et Humboldt.

42. « Sprachrichtigkeit », *ibid.*, p. 818. Cette notion, qui correspond à celle de *Grundrichtigkeit* chez Schottelius, fait écho à celle de « rechtschaffene teütsche that » dans le domaine moral.

par les influences étrangères qu'à partir du moment où l'on suppose que la langue est intrinsèquement riche, pure et élégante. Ces qualités, dans le cas de l'allemand, proviennent selon Leibniz d'une ancienneté qui, en dépit de son retard sur les autres langues, fonde sa supériorité sur ces dernières⁴³. C'est dans le second écrit consacré à la langue allemandes (*Considérations inattendues sur l'usage et l'amélioration de la langue allemande*) que Leibniz exprime cette idée :

Es steckt also im deutschen Altertum und sonderlich in der deutschen uralten Sprache, so über das Alter aller griechischen und lateinischen Bücher hinaussteigt, der Ursprung der europäischen Völker und Sprachen, auch zum Teil des uralten Gottesdienstes, der Sitten, Rechte und des Adels, auch oft der alten Namen der Sachen, Orte und Leute, wie solches teils von andern dargetan und teils mit mehreren auszuführen⁴⁴.

Vu sous cet angle, l'allemand apparaît comme un patrimoine à préserver de l'influence nocive des idiomes étrangers, Leibniz partageant la position des nombreux patriotes linguistiques anti-*Alamode* pour lesquels la supériorité de l'allemand est incontestable. Les pratiques de copie et d'imitation sont ainsi envisagées comme source d'altération d'une perfection linguistique originelle et de la perfection morale qui lui est associée, la liaison entre langue et morale étant assurée chez Leibniz par le biais de l'entendement : « l'entendement [...] est l'âme de toute vertu et de toute bravoure⁴⁵ ». Parce qu'ils parlent, pensent et écrivent mal, les Allemands sont en passe de perdre les vertus allemandes ancestrales⁴⁶. L'argumentation strictement linguistique contre les excès d'imitation se double d'une perspective morale, Leibniz jouant sur la connotation des termes perversion, corruption, infection, contamination afin de dramatiser l'enjeu patriotique de cette lutte contre l'invasion des idiomes étrangers : « Ce mal ayant contaminé tout le pays comme une épidémie, quoi d'étonnant si la noble valeur allemande, ou ce qu'il en reste, transmise depuis nos ancêtres jusqu'à nous, court aussi à sa ruine ?⁴⁷ ». En fin de compte, les excès de l'imitation n'ont donc pas seulement pour conséquence de transformer les Allemands en épigones, ils sont aussi responsables de leur déclin intellectuel et moral. La conclusion de ce sombre diagnostic tient en une formule : « Mieux vaut être un original allemand

43. La langue adamique est considérée par Leibniz comme la langue mère de toutes les autres langues, elle est la langue de l'origine, reflet de la création divine et à ce titre la plus naturelle et la plus parfaite. L'allemand qui n'est pas une langue dérivée comme les langues romanes, a donc une plus grande proximité avec cette langue première, ce qui fonde sa supériorité (cf. Crépon, *L'harmonie*, p. 29-34).

44. « Unvorgreifliche Gedanken... », p. 72.

45. « der Verstand [...] als der aller tugend und tapferkeit seele ist », *ibid.*, p. 819.

46. Leibniz partage l'autostéréotype établi depuis la Renaissance selon lequel les vertus de l'Allemand sont la droiture, l'honnêteté, la pureté, la vaillance, la liberté. Cf. Jacques Ridé, *L'image du Germain dans la pensée et la littérature allemandes : de la redécouverte de Tacite à la fin du XVI^e siècle : contribution à l'étude de la genèse d'un mythe*, t. 2, Atelier Reproduction des thèses, Université de Lille III, 1977, p. 971-1171.

47. « Weil nun dieses übel gleichsam zu einer ansteckenden LandSeuche worden, was wundern wir uns, daß die von unsern Vorfahren annoch übrige auf uns geerbte edle teutsche tugend auch zu grunde gehet? », *ibid.*, p. 817.

qu'une copie de Français⁴⁸. » Mais comment l'Allemand peut-il devenir original ? En redéfinissant le sens de l'imitation tout en conservant la France comme modèle comme le suggère Leibniz lui-même dans son *Exhortation aux Allemands*.

Le modèle français au service du renouveau de la langue allemande

Leibniz observe que si les Allemands imitent les étrangers, il n'en est pas de même de ces derniers, soulignant qu'« Il en irait autrement si nous parvenions à produire une invention capable de forcer les étrangers à l'imiter pour le profit qu'on en retire⁴⁹. » Il s'agit là d'un renversement de perspective, d'un changement de paradigme même : à l'imitation passive de l'étranger doit succéder une production autonome en langue allemande, « un mode d'expression propre⁵⁰ » que l'on jugera à son rayonnement à l'étranger, à sa capacité à y susciter à son tour l'imitation. Mais l'Allemagne peut-elle y parvenir seule, sans tenir compte de ces pays étrangers en avance sur elle ? Assurément non, Leibniz adoptant une attitude d'ouverture, son intention se bornant « à éradiquer tout ce qui tend à singer l'étranger⁵¹ » mais pas l'étranger lui-même dont les Allemands doivent donc continuer à s'inspirer, mais de manière différente. Si la visée patriotique amène Leibniz à concevoir son écrit comme un discours dans lequel l'élément allemand est valorisé au détriment de l'élément étranger, on ne saurait en rester à ce constat et omettre les nombreux passages dans lesquels le philosophe, à rebours de cette position patriotique, élabore une stratégie discursive inverse consistant à valoriser l'étranger, la France et les Français surtout, à des fins d'imitation par les Allemands. L'argumentation consiste alors à établir, à partir d'une réflexion sur la langue maternelle, rien de moins que la supériorité de la société française sur la société allemande. En se référant majoritairement à l'exemple français, Leibniz, qui rédige son *Exhortation aux Allemands* trois ans après son retour d'un séjour en France entre 1672 et 1676, dévoile ainsi par touches successives l'image d'une société modèle, véritable miroir en creux de la réalité allemande. Quelle que soit la supériorité des anciens Germains sur les Allemands d'aujourd'hui, ce n'est pas vers eux que Leibniz invite ses contemporains à tourner le regard mais bien vers la France, exemple d'une nation qui, à l'inverse de l'Allemagne, prospère en même temps que sa langue : « l'art d'écrire qui règne pour l'heure en France est pratiquement digne de Cicéron⁵² ». Multipliant les éloges, le philosophe expose toutes les facettes de cette prospérité linguistique en soulignant systématiquement le retard accumulé par l'Allemagne. La supériorité

48. « Beßer ein Original von einem Teütschen als eine Copey von einem Franzosen seyn », *ibid.*, p. 818.

49. « Es were ein anders werck, wenn auch von uns etwas aniezo gefunden würde, dessen bequemligkeit auch die ausländier nachzuahmen zwingen köndte », *ibid.*

50. « erfindung eigner bequvämlichkeiten », *ibid.*, p. 820.

51. « ausmusterung des frembden affenwercks », *ibid.*

52. « daß die iezige Schreibart so in Frankreich gilt, fast Ciceronianisch », *ibid.*, p. 815.

de la France résulte en effet d'une évolution historique au terme de laquelle le français, « mélange au départ fort grossier, a perdu, en se polissant, toute sa rudesse⁵³ ». C'est l'usage qui a fait la prospérité du français et non quelque qualité intrinsèque liée à un caractère national immuable. Leibniz démystifie ainsi le prestige associé à cette langue, source d'aveuglement des Allemands, il attire l'attention sur son caractère évolutif, le niveau actuel du français étant le résultat d'un processus continu d'amélioration. L'avantage acquis par les Français ne saurait être « dû à l'air et à d'autres éléments⁵⁴ » c'est-à-dire lié à un déterminisme géographique et climatique. Il en résulte que toute langue est perfectible, autrement dit, il est possible de réaliser en Allemagne ce que les Français ont accompli. Vu sous cet angle, l'imitation change de nature : il ne s'agit plus de chercher à s'approprier à tout prix cet objet de convoitise qu'est le français, comme le font les Allemands, mais d'emboîter le pas aux Français pour tenter de faire de l'allemand une langue prospère et prestigieuse. La condition *sine qua non* du succès de cette entreprise étant que « nulle amélioration ne saurait être espérée en cette affaire aussi longtemps que nous ne faisons pas servir notre langue à l'exercice des sciences et des matières essentielles⁵⁵ ». Il est temps pour l'Allemagne de faire comme la France et d'utiliser sa langue dans des domaines où elle n'a jusqu'à présent guère servi : Leibniz a ici sans doute à l'esprit la percée du français comme langue philosophique et diplomatique, mais aussi la diffusion d'une langue maternelle unifiée dans l'ensemble de la société française. Il se démarque ainsi des *Sprachgesellschaften* dont le souci pour la langue s'arrêtait plus ou moins aux frontières de la poésie. Leibniz a une vision beaucoup plus large, la langue maternelle étant pour lui un levier majeur du progrès social.

Afin d'encourager ses compatriotes sur cette nouvelle voie, Leibniz loue le niveau élevé de maîtrise du français qu'ont ses habitants. Il oppose la dynamique de diffusion de cette langue au déclin de la société et de la langue allemandes. Le contraste établi suggère ainsi tout l'intérêt qu'ont les Allemands à suivre la France. Afin d'élever cette dernière au rang de modèle, Leibniz n'hésite pas à en exagérer voire à en idéaliser l'image tout en noircissant corrélativement celle de l'Allemagne. Il oppose ainsi les deux nations sur un certain nombre de points. Le repli sur soi et le cloisonnement des élites savantes, coupées du reste de la société allemande qui ne comprend pas le latin, est ainsi opposé à la large diffusion du savoir que permet en France l'utilisation du français dans les sciences. S'appuyant sur la langue maternelle, l'élite intellectuelle génère de « bonnes » pensées exprimées dans de « bons » livres accessibles à l'ensemble de la population dans

53. « eine Vermischung des lateinischen und teutschen, so anfangs sehr ungereümt gewesen, aniezo durch vielen gebrauch alle gleichsam abgeschliffene rauhigkeit verlohren », *ibid.*, p. 813.

54. « die lufft mit andern Elementen », *ibid.*, p. 816. Leibniz conteste ici la théorie des climats héritée de l'antiquité (Hippocrate, *Des airs, des eaux et des lieux*) selon laquelle les caractères étaient façonnés par les conditions ambiantes. À ce déterminisme, il oppose l'éducation : « l'éducation surpasse tout » (« die erziehung überwindet alles », *ibid.*).

55. « keine Verbesserung hierin zu hoffen, solange wir nicht unsre Sprache in den Wissenschaften und Hauptmaterien selbst en üben », *ibid.*, p. 810.

laquelle va se propager un esprit éclairé par le biais des échanges intellectuels que ces ouvrages vont susciter. Ce cercle vertueux permettant la diffusion d'un « entendement éclairé⁵⁶ » apparaît, sous la plume de Leibniz, comme le pendant positif du cercle vicieux responsable de la contamination progressive des esprits qui, à partir de la production de mauvais ouvrages générant de « mauvaises » pensées, entraîne l'Allemagne dans la spirale du déclin. Pour y mettre fin, il est impératif d'ouvrir le savoir à l'ensemble de la société en décroissant l'élite intellectuelle qui « a jusqu'ici trop sacrifié au latin et à l'artifice, trop peu à la langue maternelle et à la nature⁵⁷ ». Se méfiant des élites allemandes asservies à l'étranger et ainsi responsables de la corruption généralisée de la langue et des mentalités, Leibniz mise sur une portion beaucoup plus large de la population, son projet de création d'une *deutschgesinnte Gesellschaft* visant « non seulement les gens instruits, mais aussi les hommes de cour et du monde, voire, et au tout premier rang, le sexe féminin⁵⁸ ».

Cet appel à la contribution des femmes n'est pas fortuit, ces dernières sont en effet considérées à l'époque comme les dépositaires par excellence de la langue maternelle, absorbée comme le « lait maternel⁵⁹ ». Vecteurs privilégiés de la transmission, elles la parlent mieux que les hommes, car elles sont à l'abri de la contamination par les idiomes étrangers. On pense ici à la comédie d'Andreas Gryphius, *Horribilicribrifax* (1662), dans laquelle seules les femmes parlent un allemand correct tandis que celui des hommes est truffé de termes étrangers. Les femmes apparaissent comme immunisées contre les manies étrangères et peuvent ainsi faire office de garant de cette naturalité négligée par les élites au profit de l'artifice incarné par les idiomes étrangers. C'est sans doute la raison pour laquelle Leibniz place autant d'espoir dans le sexe féminin pour le renouveau de la langue allemande, donnant en exemple les Françaises « capables de s'entretenir sur les affaires qu'on appelle le soin de leur ménage avec autant de sérieux, d'ordre et de concision que des conseillers d'empire sur les affaires de leur contrée⁶⁰ ». Au-delà de son effet incongru et outrancier, la mise sur un pied d'égalité des Françaises et des conseillers d'Empire vise à souligner la maturité intellectuelle supérieure des Français, celle-ci étant le résultat de l'usage généralisé d'une « langue maternelle bien entraînée [qui] stimule, à la manière d'un verre soigneusement poli, l'acuité de l'esprit en conférant à l'entendement

56. « erlächterter Verstand », *ibid.*, p. 818.

57. « In Teutschland aber hat man annoch dem Latein und der Kunst zuviel, der Muttersprach aber und der Natur zu wenig zugeschrieben », *ibid.*, p. 809.

58. « nicht nur gelehrte sondern auch hof- und weltleute, ja selbst und zusehender das frauenZimmer », *ibid.*, p. 805.

59. « [mit] Mutter-Milch eingesogen », Georg L. Ponat, *Anleitung zur Harmonie der Sprachen [...]*, Braunschweig, 1713, p. 59.

60. « ein paar französische Damen [können] von ihren hausgeschäften und angelegenheiten eine so ernsthafte, ordentliche und bündige unterredung halten, als ein paar Reichsräthe von landesgeschäften », *ibid.*, p. 816. Peut-être Leibniz a-t-il été impressionné par les salons littéraires tenus par les femmes lors de son séjour à Paris?

une clarté lumineuse⁶¹ ». Plusieurs passages suggèrent la supériorité des Français sur le plan de la maîtrise de la langue écrite et orale (et donc de la pensée), Leibniz établissant des comparaisons très explicitement défavorables aux Allemands⁶². S'il s'en tient à des jugements portant sur le seul domaine de la langue et donc de la pensée, il ne fait guère de doute qu'il considère ses compatriotes également inférieurs du point de vue des mœurs et de la civilité.

D'une part parce que certaines allusions en disent long, comme cette évocation des « compatriotes dépourvus de savoir-vivre⁶³ » qui contraste avec ces « Français élégants » évoqués par ailleurs ou bien encore cette remarque ironique sur la mode française dont Leibniz espère qu'elle puisse au moins avoir l'avantage de « nous dissuader des excès de boisson⁶⁴ ». D'autre part, et de façon plus fondamentale, parce que raffinement de la langue et civilité sont indissociables comme le suggère cette explication de la supériorité française :

Sie [lesen] von jugend auf nicht nur sowohl zierliche als auch nachdenckliche bücher, und ihre gesellschaften nicht mit (wie wir) abgeschmackten possen, sondern mit annehmlichen gedanken zubringen, die durchs lesen entstanden und durchs gespräch nützlich angebracht worden [...] Dieß ist großentheils die ursach ihres vorteils, den sie vor uns haben.⁶⁵

Le langage apparaît ici comme le fondement de la socialisation de l'homme, *ratio et oratio* s'exercent conjointement pour former les esprits. Cette conception probablement issue du concept cicéronien de rhétorique⁶⁶, permet de comprendre que la défense de la langue allemande entreprise par Leibniz débouche sur l'enjeu plus large de la civilisation des mœurs, dans la mesure où la langue est également le « vecteur de la culture par excellence⁶⁷ ». Leibniz insiste tout au long de son écrit sur la complémentarité de la langue écrite et orale, le terme d'« éloquence » (« Beredsamkeit ») englobant ces deux aspects : les livres ne sont pas le domaine réservé des lettrés mais s'adressent à tous, ils servent à alimenter les conversations et à enrichir les échanges entre le plus grand nombre, cette ouverture étant un gage de diffusion du savoir tout autant que de civilisation des mœurs⁶⁸. Finalement, l'exhortation adressée aux Allemands contient bien davantage qu'un simple message patriotique, elle apparaît comme une invitation implicite à l'imitation des Français dans le domaine de l'exercice

61. « eine wohlgeübte Muttersprach wie ein rein polirtes glas [befördert] gleichsam die scharffsichtigkeit des gemüths, und [giebt] dem verstand eine durchleuchtende clarheit », *ibid.*, p. 809.

62. « [...] was oft bey uns vor wohl geschrieben geachtet wird, sey ins gemein kaum dem zu vergleichen so in Franckreich auf der untersten Staffe stehet [...] », *ibid.*, p. 815.

63. « unartige landesKinder », *ibid.*, p. 810.

64. « wenn die französische Mode das übermäßige sauffen abbringen köndte », *ibid.*, p. 817.

65. *Ibid.*, p. 816.

66. La fonction civilisatrice du langage chez Cicéron est expliquée dans : Aleida Assmann, *Construction de la mémoire nationale : une brève histoire de l'idée allemande de Bildung*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1994, p. 12.

67. *Ibid.*

68. Leibniz plaide pour une « restauration de l'éloquence allemande » (« widerbringung der Teustschen Beredsamkeit », *ibid.*, p. 815) qui doit s'appuyer sur la création d'un corpus d'ouvrages en allemand.

conjoint de la langue et de l'entendement dont Leibniz escompte les mêmes retombées bénéfiques sur les mœurs qu'en France. Huit ans après la rédaction de *L'exhortation...* (1679), un auteur allemand animé du même esprit d'ouverture à l'imitation des Français adressera à ses compatriotes sensiblement le même message que celui de Leibniz, esquisant les contours d'un modèle cosmopolite de civilité à la française sur lequel nous allons conclure notre propos.

Si, comme nous l'avons établi dans notre enquête, Leibniz a prôné l'usage de la langue allemande, la grande majorité de ses écrits est paradoxalement rédigée en latin et en français⁶⁹. À l'inverse, Christian Thomasius est réputé pour avoir recouru délibérément à l'allemand tout en faisant l'éloge du français. Il fut l'un des premiers à oser abandonner le latin au profit de l'allemand dans un enseignement universitaire, mettant en pratique la recommandation faite par Leibniz de faire « servir notre langue à l'exercice des sciences et des matières essentielles⁷⁰ ». Donné en 1687 à l'université de Leipzig, ce cours sur Baltazar Gracian fut précédé d'une introduction intitulée : « Welcher Gestalt man denen Frantzosen in gemeinem Leben und Wandel nachahmen solle?⁷¹ ». Oser poser ainsi la question du sens de l'imitation des Français était un acte courageux dans une enceinte universitaire largement hostile au phénomène « Alamode ». À la suite de Leibniz mais de façon plus nette encore, Thomasius défend dans son discours l'imitation du modèle français contre l'injonction faite aux contemporains de prendre pour modèle les anciens Germains. Jugeant cette vision passéiste, il oppose l'argument d'une évolution inéluctable des mœurs et des coutumes qui exige que l'on s'y adapte. En somme, il faut savoir être moderne, comme Leibniz lui-même le souligne dans son *Exhortation...* : « nous devons [...] nous tourner vers le monde qui ne se tournera pas vers nous⁷² ». Or, dans cette indispensable adaptation à l'évolution du monde, les Français sont très en avance en matière de savoir-vivre et d'éducation. Constatant lui aussi le retard des Allemands, Thomasius est ainsi amené à reconnaître « l'exemplarité des Français⁷³ » mais de façon beaucoup plus explicite que Leibniz : « C'est pourquoi il faut que l'on imite les Français / car ce sont tout de même eux qui sont les

69. Leibniz se devait d'utiliser ces deux langues dominantes dans l'Europe savante du XVII^e siècle. Indépendamment des difficultés considérables auxquelles il aurait été confronté en utilisant l'allemand, son œuvre n'aurait jamais pu avoir le même impact s'il l'avait rédigée dans cette langue.

70. *Ibid.* p. 810. Christian Wolff donnera à la philosophie allemande son fondement terminologique dans la première moitié du XVIII^e siècle.

71. Christian Thomasius, *Deutsche Schriften*, Stuttgart, Philipp Reclam, 1970, p. 3-49. Pour une analyse du discours de Thomasius on se reportera à l'article suivant : Catherine Julliard, « Christian Thomasius et son 'Discours de l'imitation des Français' : un plaidoyer gallophile dans un contexte gallophobe », in Raymond Heitz, York-Gothart Mix, Jean Mondot (dir.), *Gallophilie und Gallophobie in der Literatur und den Medien in Deutschland und in Italien im 18. Jahrhundert*, Heidelberg, Winter, 2011, p. 1-24.

72. Leibniz, *Ermahnung*, p. 813.

73. Thomasius participe de l'introduction des Lumières françaises en Allemagne. Cf. l'entrée *Lumières/Aufklärung* dans : *Dictionnaire des relations franco-allemandes*, sous la direction de I. Guinaudeau, A. Kufer, C. Premat, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 132.

plus habiles de nos jours / et savent donner à toute chose la vie qu'il faut⁷⁴. » Laissant comme Leibniz les anciens Germains reposer en paix, Thomasius prend le parti des modernes dans cette version allemande de la querelle des anciens et des modernes : il propose à ses contemporains un modèle d'imitation fondé sur l'idéal de civilité : raffinement, bel esprit, élégance, galanterie, sociabilité, définissent les qualités de l'« honnête homme⁷⁵ », elles doivent contribuer à atténuer la lourdeur allemande, notamment au sein d'une élite savante figée dans une tradition scolastique dépassée que l'utilisation du latin contribue à perpétuer. À l'inverse, le savant français se caractérise par son ouverture et sa sociabilité, qualités jugées bénéfiques pour le développement et la diffusion du savoir, l'utilisation de la langue maternelle constituant, comme chez Leibniz, une dimension importante de cette ouverture. Finalement, Thomasius et Leibniz introduisent une approche qui évite l'écueil d'un enfermement dans une vision nationale étriquée, tous deux parviennent à associer patriotisme et ouverture cosmopolite⁷⁶, répondant ainsi avant l'heure au défi de l'imitation étrangère dans une Allemagne en quête d'une identité culturelle propre.

74. « Derowegen sey es so / man ahme denen Frantzosen nach / denn sie sind doch heut zu tage die geschicktesten Leute / und wissen allen Sachen ein recht Leben zugeben », Thomasius, *Deutsche Schriften*, p. 11-12.

75. Thomasius reprend l'idéal de l'honnête homme théorisé par Nicolas Faret et popularisé par Bouhours, se référant explicitement à ces deux auteurs.

76. Andreas Gardt, « *Nation und Sprache* in der Zeit der Aufklärung Patriotismus der barocken Sprachgesellschaften, in Gardt, *Nation und Sprache* », p. 183.